

271.97

C7492

1940

1940





Bibliothèque Nationale du Québec

Congrégation

des

Soeurs de la Sainte-Famille

de

Bordeaux

Les Soeurs de l'Espérance



Québec

1940

Congrégation

des

Soeurs de la Sainte-Famille

de

Bordeaux

Les Soeurs de l'Espérance



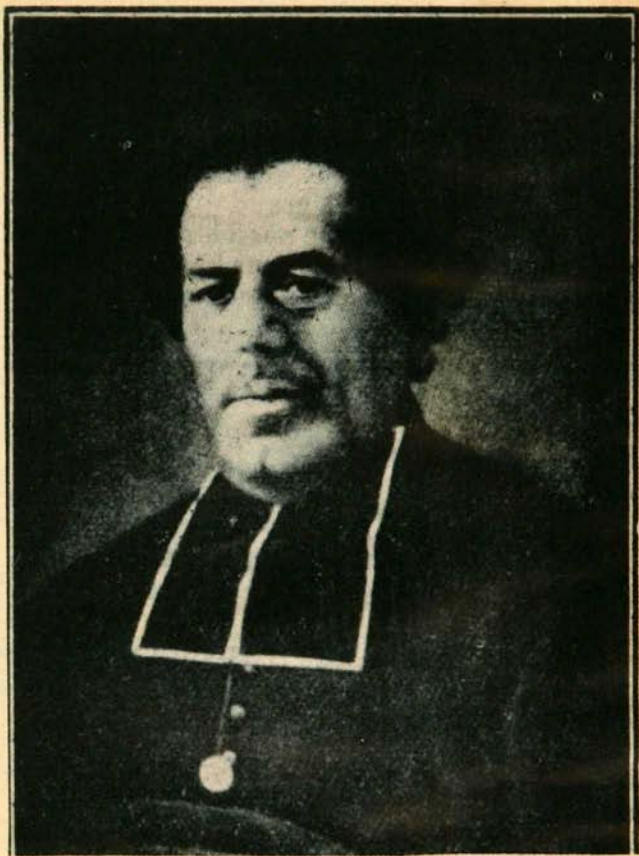
Québec

Imprimerie:

Emile Robitaille

1940

BX
44968
C65
1940



LE BON PÈRE
PIERRE-BIENVENU NOAILLES

1793 - 1861

*Fondateur de la Congrégation de la Sainte-Famille
de Bordeaux.*

Nihil obstat:

Bruno Desrochers,
Québec, le 10 mai 1940, censeur

Imprimatur

ce 12 mai 1940

fête de la Toussaint

J. M. Rodrigue ^{curé} ^{de} ^{la} ^{paroisse} ^{de} ^{Notre-Dame}
Not. de Québec ^{par}

CONGRÉGATION
DES SOEURS DE LA SAINTE - FAMILLE
DE BORDEAUX

I

UN LIEU OU SOUFFLE L'ESPRIT

“L'ouvrage du Saint-Esprit, celui que les Saintes Ecritures lui attribuent en particulier, écrit Bossuet, (1) c'est d'agir secrètement dans nos coeurs, de nous changer au dedans, de nous renouveler dans l'intérieur et de réformer par ce moyen nos actions extérieures!” “A l'Esprit-Saint, en effet, gloire soit rendue pour tout le bien qui s'accomplit dans l'Eglise et par l'Eglise! A l'origine, dans le développement, au terme de ce mouvement merveilleux qui commence à la justification d'une âme, se poursuit par sa sanctification, se manifeste par son zèle, s'épanouit dans la Patrie, par sa béatification, c'est Lui, l'Esprit de Jésus (2) que le chrétien reconnaît. Sans détour, sans hésitation, il avoue que c'est cet Esprit divin qui éclaire son intelligence, fortifie sa volonté, lui donne un coeur nouveau pour aimer Dieu, le dirige suavement dans l'accomplissement de la volonté du Père et de la correspondance parfaite à ses généreuses inspirations. Que l'Eglise ait, dans tous les temps, suscité des oeuvres admirables, que les Saints les aient conçues, organisées, soutenues, dirigées, développées, que l'humanité en ait largement profité, pour le croyant, c'est toujours à Dieu agissant par son Esprit qu'il en faut faire hommage. Le souffle de l'Esprit passe parfois comme un vent de tempête (3). Il remplit la maison où prient quelques pêcheurs avec Marie, la

(1) Bossuet, sermons, édit. Labarcq, T VI, p. 6.

(2) Actes, XVI, 7.

(3) Actes, II, 2.

Mère de Jésus; Il transforme ces hommes: c'est la Pentecôte. c'est la naissance de l'Eglise! D'autres fois, comme il arriva pour le Prophète (1), Il effleure une âme discrètement, semblable au doux murmure d'une brise légère. L'âme vraiment intérieure, attentive, docile, Le perçoit toujours. Bien qu'Il vivifie constamment toute la société chrétienne, on dirait, qu'à certains jours, il se complait dans quelque coin du monde dont Il a fait élection. Là, son influence s'exerce plus puissante, plus efficace; elle donne naissance à des groupements qui recevront de Lui vie, progrès, prospérité.

C'est ainsi qu'au lendemain de la Révolution française, Il choisit, en vue de restaurer l'Eglise de France si éprouvée par la tourmente, un quartier de Bordeaux qu'autrefois déjà Il avait visité par ses Saints. Sur un territoire relativement très restreint de la paroisse Sainte-Eulalie, tout près du lieu où avait vécu au XVI^e siècle la Bienheureuse Jeanne de Valois, dans le couvent des Annonciades, presque en même temps, voici qu'Il inspire et conduit une demoiselle de Lamourous, un Père Chaminade, un PIERRE BIENVENU NOAILLES! Sans oublier ce qu'Il accomplit ailleurs, sans négliger aucun membre du "magnifique cortège" (2) qui se déroule alors sur le sol national, qui ne conviendra que c'est bien ici *un lieu où souffle l'Esprit?*



(1) 3 Reg. XIX, 11.

(2) Panégyrique de M. Noailles par M. le Chanoine Bas-sibey, p. 5.

LES ORIGINES D'UNE SOCIÉTÉ RELIGIEUSE

A Issy

Dès longtemps, à vrai dire, l'Esprit Saint agissait dans le coeur de Pierre Bienvenu Noailles. Avant même d'avoir reçu l'ordination sacerdotale, celui que ses filles nommeraient spontanément et délicatement le BON PERE avait préparé, médité, mûri son projet dans la prière. Au milieu du parc du séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, se dresse une chapelle fort simple, mais connue et vénérée d'une très grande partie du clergé de France. Cette chapelle est la reproduction très exacte de la *Santa Casa di Loreto*, près d'Ancône, en Italie (1). De là, son nom de chapelle de Lorette. De là aussi, le nom que prirent les premières associées groupées par M. Noailles. Converti lui-même par une grâce soudaine, décidé à se donner complètement à Dieu, le futur Fondateur, encore séminariste, demandait au *Père des lumières de qui descend tout don parfait* (2) de lui faire connaître par quel moyen il pourrait travailler efficacement au relèvement chrétien de la société. Cette âme ardente, généreuse, apostolique, priait et réfléchissait dans le sanctuaire de Lorette. Le Seigneur entendit cet appel. Il inspira à son serviteur la pensée de fonder la SAINTE-FAMILLE. Mais la prudence de M. l'Abbé Noailles était aussi grande que généreuse l'ardeur de son zèle. Ordonné prêtre à Paris le 15 juin 1819, il revint à Bordeaux et fut nommé, après quelques hésitations, vicaire à Sainte-Eulalie par le pieux et vénérable archevêque, Mgr d'Aviau du Bois de Sanzay. De son projet, il n'avait rien abandonné; il

(1) On sait que la maison de "Lorette" serait la maison de la Sainte-Famille à Nazareth. Les anges l'auraient transportée à Lorette à travers les airs. Le sanctuaire d'Issy fut élevé en reconnaissance des grâces que la Sainte Vierge obtint à M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice, lors de son pèlerinage à Loreto.

(2) Saint-Jacques, I, 17.

n'avait rien dit non plus. Comme il devait bientôt le recommander aux autres, il attendait l'heure de la Providence. Ses maîtres du Séminaire lui avaient appris qu'il faut suivre les inspirations de l'Esprit-Saint, celles que, selon le conseil de l'Apôtre, l'épreuve a démontrées authentiques, de Dieu — qu'il ne faut jamais les vouloir devancer. Il attendait parce qu'il ne voulait pas faire oeuvre humaine, mais s'abandonner comme un instrument entre les mains divines. Ce faisant, il était assuré de réussir.

A BORDEAUX, AVANT LA FONDATION

Le 8 janvier 1820, pour la première fois, puis vers le même temps, une seconde et encore une troisième fois, trois jeunes filles de ses pénitentes, lui firent des confidences analogues. Elles lui avouèrent que, ni le rang de leur famille, ni les charmes et les avantages offerts par le monde n'entraient en balance dans leurs coeurs avec leur très vif désir de devenir les épouses de Jésus-Christ. Toutefois, aucune Communauté ne les attirait. Le sage et prudent directeur leur répondit d'*attendre* patiemment jusqu'à ce que fût mieux connue la volonté de Dieu. Il leur conseilla simultanément de méditer chaque jour quelques instants sur les vertus de la Sainte-Famille, en se transportant par la pensée dans l'étable de Bethléem ou dans la maison de Nazareth. L'Esprit-Saint conduisait Lui-même vers leur *Bon Père* celles qu'Il s'était choisies. Son âge, — 26 ans — faisait encore hésiter le vicaire de Sainte-Eulalie. Après avoir de nouveau prié, pris conseil, obtenu approbation et bénédiction de son archevêque, il résolut de réunir, sous forme de catéchisme de persévérance, quelques associées auxquelles il proposa de chercher à imiter en leur particulier les vertus de Jésus, Marie, Joseph à Nazareth. Après quelques mois de probation, la fondation de la première maison religieuse fut décidée.

1ère Ep. de St Jean; IV, 1.

Elle prendrait le nom de *Notre-Dame de Lorette* et les nouvelles religieuses auraient *avant tout pour but d'ouvrir un asile aux petites filles que leur délaissement et leur indigence exposent à tous les dangers du monde.*

Mais toute oeuvre chrétienne doit être marquée du signe de la Croix. Parce que tout semblait la lui indiquer comme son principal appui. Monsieur Noailles comptait surtout sur la jeune fille qui, la première, s'était ouverte à lui de ses aspirations intimes. La divine Providence permit que celle-ci rencontrât une telle opposition de la part de sa famille qu'elle dût, à son grand regret, remettre à plus tard son entrée en religion. Si le Fondateur avait été animé par les vues humaines, il se serait peut être découragé. L'Esprit de Dieu, qui agissait par lui, le soutint dans cette épreuve — comme dans toutes celles qui devaient survenir plus tard. Il se chargea de lui faire entendre que cette personne n'était pas celle qu'il avait marquée pour être sa première et sa principale collaboratrice. L'élue véritable du divin amour, Il la lui adressa dans des circonstances qui ne pouvaient manquer de lui paraître saisissantes et révélatrices. Au berceau de la nouvelle société, l'abbé Noailles souhaitait un groupe de trois compagnes. Cette humble trinité lui rappelait la souveraine et adorable Trinité dans l'Unité de laquelle s'épanouit et s'absorbe la vie divine, comme aussi la trinité que formaient à Nazareth, Jésus, Marie, Joseph. Préoccupé de cette pensée, il pria un jour sa propre soeur, alors très inclinée à prendre rang parmi les filles de la séraphique Thérèse de Jésus, d'assister à sa messe et d'y communier à son intention. Mademoiselle Noailles ne soupçonnait rien des pensées qui obsédaient son frère, ni des embarras où il se trouvait. Pendant l'oblation du Saint-Sacrifice, l'Esprit-Saint les lui fit connaître. Son action de grâces terminée, elle se rendit à la sacristie et, avant que le prêtre ait pu lui

dire un mot: "*Je sais ce que vous voulez, lui déclara-t-elle, et je suis à vous.*" Désormais, il était loisible de procéder à la première installation.

Le premier appartement occupé par les Religieuses de Lorette fut très modeste. Il était situé Grande rue Saint-Jean. Quand on eut payé le premier trimestre du loyer, l'avoir de la Congrégation se chiffrait par la modique somme de cinq francs! Bienheureuses ces âmes! Pour n'être pas aussi absolu que celui du Fils de Dieu, leur dénuement était assez complet pour qu'elles pussent se reconnaître ses imitatrices. Le samedi soir, veille de la fête de la Très Sainte Trinité, 28 mai 1820, les trois premières Soeurs se mirent sous la protection de la Sainte Vierge par la récitation de ses Litanies, les Litanies de Lorette. Le lendemain, dimanche, elles commencèrent les exercices de la retraite que dirigea le Fondateur. La **SAINTE-FAMILLE** était fondée.

A BORDEAUX, LES COMMENCEMENTS DE LA CONGRÉGATION.

Catherine Benincasa rapporte qu'elle entendit un jour Notre-Seigneur Jésus-Christ lui dire: "*Pense à moi, je penserai à toi*". Ce souhait du maître à la grande Siennoise, ce jeune prêtre bordelais, ces trois âmes d'élite, Mesdemoiselles Noailles, Romain, Giraudet, l'avaient vraiment réalisé. Elles avaient *pensé à Lui*, jusqu'à oublier leurs familles, leurs commodités, leurs aises, jusqu'à renoncer à tout pour être plus libres de Le servir. Déjà, à de nombreux indices (on a pu s'en apercevoir en lisant ces pages) le doux Sauveur leur avait fait comprendre que Lui aussi, *Il pensait à elles*. Dans la nouvelle demeure qui abritait l'institut naissant, rue Mazarin, le *dimanche de la Septuagésime* 1822, Il voulut leur en donner un témoignage indiscutable et saisissant. Il avait approuvé l'oeuvre par son pontife, l'archevêque de Bor-



La Fondatrice
Mère Trinité
(Catherine-Aimée Noailles)

1820- 1850.

Sa Soeur

Mère Aloysia
(Fanny Noailles)

1821- 1882



Toutes deux
ont vu le miracle.

deaux, Il la dirigeait par son prêtre, Il daigna ce jour-là la confirmer par une apparition miraculeuse." (1)

Voici entre autres dépositions, celle de M. l'abbé Delort, qui suffit à elle seule pour convaincre tout esprit raisonnable:

"Je soussigné, ancien desservant de la paroisse de Barrie, et maintenant prêtre habitué de la paroisse Sainte-Eulalie, à Bordeaux, n'ayant d'autre intention que celle de me conformer à la volonté de Dieu en publiant la faveur insigne qu'Il a daigné accorder à l'établissement des Dames de Lorette, et ayant moi-même été témoin de ce prodige malgré mon indignité, j'atteste et affirme, devant le Seigneur mon Dieu, la vérité des faits contenus dans la présente déclaration.

M. l'abbé Noailles, supérieur de l'Institut de Lorette, n'ayant pu aller lui-même donner la bénédiction du Saint Sacrement à la communauté de Lorette, et n'ayant prié de le remplacer à ce sujet, je me suis rendu dans la maison de ces Dames le 3 de ce mois, dimanche de la Septuagésime, à quatre heures et demie du soir. Dès que je fus arrivé, je me disposai à donner la bénédiction et, à cette fin, j'exposai le Saint Sacrement; mais à peine avais-je terminé le premier encensement, qu'ayant porté les yeux sur l'ostensoir, je n'aperçus plus les saintes espèces que j'y avais placées; mais au lieu des apparences sous lesquelles Notre-Seigneur daigne se cacher, je le vis lui-même au milieu du cercle qui lui servait de cadre, comme un portrait peint en buste, avec cette différence que la personne paraissait vivante. La figure était très blanche et représentait un jeune homme d'environ trente ans, extraordinairement beau; il était revêtu d'une écharpe rouge foncé; il s'inclinait de temps en temps à gauche, à droite et devant. Frappé de ce prodige et pouvant à peine en croire mes yeux, je crus d'abord que ce n'était qu'une illusion; mais le miracle continuant et ne pouvant plus rester dans cette incertitude, je fis signe à l'enfant qui tenait l'encensoir de s'approcher de moi, et je lui demandai s'il n'apercevait rien d'extraordinaire; il me répondit qu'il avait déjà aperçu le même prodige et qu'il l'apercevait encore; je l'engageai alors à prévenir la Supérieure et il en parla à la sacristine, qui, frappée elle-même de ce spectacle et absorbée par les sentiments qu'il lui inspirait, ne put s'acquitter de la commis-

(1) M. R. Jeanmé Vicaire Général, Supérieur du Grand Séminaire de Lyon, ancien Directeur du Séminaire Saint-Sulpice.

sion donnée. Pour moi, anéanti et prosterné contre terre, je ne levais les yeux que pour m'anéantir davantage en la présence du Seigneur et je versais des larmes de joie, de reconnaissance et de confusion. Le prodige subsista durant toute l'hymne du Saint Sacrement, durant le *Domine salvum fac*, les oraisons, le cantique; et lorsque le cantique fut fini, montant à l'autel, je ne sais comment (car il me semble que je n'aurais pas ce courage en ce moment), je pris dans mes mains l'ostensoir, et je donnai la bénédiction, contemplant toujours notre divin Sauveur que je tenais entre mes mains. Avant donné aux Dames de Lorette cette bénédiction miraculeuse, qui sera sans doute bien efficace pour leur établissement, je posai l'ostensoir sur l'autel; mais lorsque je l'ouvris, je ne vis plus que les saintes espèces dont Notre-Seigneur venait de s'envelopper dès que la bénédiction eut été donnée. Tout tremblant et versant encore des larmes, je sortis de la chapelle, étonné du calme qui s'y était observé durant un prodige si long, mais que j'ai attribué depuis à l'état d'anéantissement où chacun, ainsi que moi-même, avait été plongé, comme à l'incertitude que devait causer un spectacle trop extraordinaire pour qu'on ne craignît pas l'illusion. A peine fus-je hors de la chapelle que toutes les personnes de la maison m'environnèrent, me demandant si j'avais vu moi-même le prodige qui les avait frappées, et me faisant plusieurs questions à ce sujet; je ne pus leur dire que ces mots: "Vous avez vu Notre-Seigneur, c'est une faveur insigne qu'Il vous a accordée afin de vous rappeler qu'Il est réellement avec vous, de vous porter à l'aimer toujours davantage et à pratiquer toujours les vertus qui vous ont attiré une si grande grâce."

Je me retirai chez moi, et durant toute la nuit, je ne pus que songer au prodige dont je venais d'être témoin. Le lendemain, lundi, étant allé à la paroisse Sainte-Eulalie et y ayant trouvé M. l'abbé Noailles, je lui fis part, ainsi qu'à quelques autres personnes, de ce miracle, quoique j'eusse résolu de n'en parler à qui que ce fût, croyant devoir m'appliquer les paroles de Jésus-Christ: *Vide, nemini dixeris*; mais l'enfant qui encensait et quelques étrangers qui se trouvaient dans la chapelle de Lorette ayant rendu compte de ce qu'ils y avaient vu, ainsi que moi, j'ai pensé que le Seigneur voulait que j'appuyasse leur témoignage. Quelques-uns ont ajouté foi à mon récit, quelques autres m'ont traité de visionnaire. Quoiqu'il en soit, je déclare ce que j'ai vu, ce que j'ai, comme pour ainsi dire, touché de mes mains, et quoique mon témoignage soit de peu de poids, je me regarderais comme le plus ingrat et le plus coupable des hommes si je le refusais pour attester la vérité.

En foi de quoi, etc. . . .

DELORT, prêtre.
Bordeaux, le 5 février 1822".

"BORDEAUX, LE 5 FÉVRIER 1822."

Mgr d'Aviau, dont le savoir et la sainteté ont jeté tant d'éclat sur l'épiscopat français, et dont l'assentiment ne saurait être suspect devant qui que ce soit, ordonna une enquête auprès de plusieurs personnes étrangères et indifférentes à l'Oeuvre, qui, par une permission toute providentielle, se trouvaient ce jour-là réunies dans la chapelle. L'enquête terminée, après avoir mûrement examiné les résultats, Mgr l'Archevêque ne put refuser sa foi au prodige. Il voulut même en perpétuer la mémoire en accordant pour toujours aux Dames de Lorette, et à toutes les autres oeuvres présentes et futures, établies dans son diocèse, la permission de célébrer l'anniversaire de cette inappréciable faveur par l'exposition du Très Saint Sacrement et un Salut solennel.

Notre divin Sauveur, en apparaissant sur l'autel, portait une écharpe rouge; ses regards pleins d'amour, sa main protectrice, semblaient être dirigés d'une manière toute particulière vers quelques jeunes personnes qui s'étaient placées sous la conduite du Fondateur pour aller dans toutes les oeuvres où leurs services lui paraîtraient utiles: Le moment venu, on les admit ostensiblement *Filles de Dieu Seul*. Leur réception se fit avec une certaine pompe religieuse, et, comme gage d'un précieux souvenir, elles prirent chacune un cordon rouge sur lequel on traça plus tard ces mots adoptés pour devise: "*Dieu Seul! Tout par Marie!*" Les autres membres de l'Association reçurent un cordon de même couleur avec cette inscription: "*Gloire à Dieu Seul en Jésus-Christ, par Marie et par Saint Joseph!*"

La nouvelle de ce prodige, faveur vraiment insigne, fut bientôt répandue en divers lieux, et portée même hors de France. De toutes parts on écrivit pour s'agréger à l'Association. Celle-ci s'accrut aussitôt



Ostensoir de l'Apparition

d'un grand nombre d'ecclésiastiques, d'hommes du monde, et compta parmi ses affiliés des personnes appartenant à toutes les classes de la société, des communautés religieuses, de fervents missionnaires désireux de s'unir à l'Institut avant d'aller porter l'Évangile au-delà des mers, de vénérables Archevêques et Evêques, dont les oeuvres de la Congrégation garderont fidèlement le souvenir et qu'elles considèrent comme leurs premiers protecteurs.

Le tabernacle et les vases sacrés, devenus si précieux depuis le prodige, sont conservés avec le plus grand respect et la plus religieuse reconnaissance.



FONDATION DES SOEURS DE L'ESPÉRANCE

Le prodige dont l'humble Société fut favorisée exerça désormais, dans sa marche à travers le monde, sa divine et bienfaisante influence. Toujours attentif à seconder les desseins de la Providence pour l'accroissement et le perfectionnement de son Institut, et quand l'heure de Dieu eut sonné, M. l'abbé Noailles se rendit aux instances de Mgr de Cheverus (1) qui demandait des religieuses gardes-malades pour sa ville épiscopale.

Le 9 avril 1836, les fondatrices se réunirent et commencèrent leurs premières armes auprès de quelques malades de la ville; leur dévouement, autant que leurs aptitudes, les ayant fait apprécier, elles ne devaient pas tarder à être réclamées dans plusieurs diocèses de France. La bénédiction du ciel favorisant de plus en plus le développement de cette oeuvre, elle n'a cessé de s'étendre dans les deux continents.

Elle compte aujourd'hui soixante-quatre maisons établies en France, en Espagne, en Angleterre, en Belgique, en Italie, en Pologne, en Asie, en Afrique et dans les deux Amériques, au Canada et au Brésil.

Les jeunes personnes que l'on croit pouvoir admettre à s'essayer dans la Congrégation, subissent des épreuves successives, propres à faire connaître leurs qualités et leurs aptitudes pour la vie religieuse. Ces épreuves comprennent :

1° Le postulat qui dure six mois.

2° Le noviciat religieux, dont la durée est d'un an. Pendant cette année, la novice est placée sous la direction d'une maîtresse dont tout le soin est de la former aux vertus religieuses et à l'esprit de l'Institut.

(1) Mgr de Cheverus succéda à Mgr d'Aviau sur le siège archiépiscopal de Bordeaux.

Au terme de l'année de probation, les novices prononcent pour un an les trois voeux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; elles sont ensuite admises au noviciat professionnel qui dure six mois. Les voeux se renouvellent durant deux années consécutives. Les trois années expirées, les religieuses se lient à Dieu et à la Congrégation par des voeux perpétuels.

BUT DE L'OEUVRE:

Les Soeurs de l'Espérance ont pour mission spéciale de soigner les malades partout où leur ministère est sollicité. Elles répondent ainsi à un besoin vivement senti des classes de la société qui peuvent et veulent garder leurs malades sous leur toit. Dans ce milieu leur action ne s'exerce pas seulement sur l'être qui souffre; elle s'étend à la famille qui se repose sur elles d'une responsabilité inquiétante, et au médecin qui peut compter sur leur concours intelligent et dévoué.

Ce but n'atteint cependant que le côté matériel de leur mission: religieuses, elles doivent avant tout donner au malade l'aumône spirituelle. Aussi les soins du corps ne sont-ils pour elles qu'un moyen d'atteindre plus facilement les âmes.

Qu'elles assistent dans sa demeure un heureux du siècle ou qu'elles s'asseyent au chevet d'un pauvre moribond dans une misérable mansarde, les Soeurs de l'Espérance, semblables à des envoyés célestes, remplacent à leur foyer une mère, une fille, une soeur, ou mieux encore Notre-Seigneur compatissant aux maux de ceux qui souffrent.

Chacune des communautés de l'Espérance est un centre de charité dont l'un des plus beaux rayonnements est l'oeuvre des malades-pauvres. Les Soeurs

chargées de visiter les indigents se voient plus d'une fois récompensées de leurs fatigues et de leurs peines par les consolations qu'elles recueillent auprès d'eux. Messagères de la Providence, elles parviennent à transformer le coeur, à éclairer l'esprit de ces pauvres malheureux, et souvent, c'est au bord de la tombe qu'elles arrachent au démon une proie dont il se croyait déjà maître. Au prix de quelles luttes parfois n'obtiennent-elles pas ces victoires? Mais leur foi leur montre, jusque dans les êtres les plus dégradés, des âmes rachetées du Christ, et pour les ramener à Dieu, aucun sacrifice ne les rebute. Le trait suivant en est la preuve.

"Dans les combles d'une immense demeure, habite un ancien brocanteur âgé de quatre-vingt-quinze ans. Depuis plus de vingt ans il est infirme, nul autre que sa fille n'a pu l'approcher. Aujourd'hui, la misère s'est jointe à la maladie, et cependant ces infortunés s'obstinent à tenir leur porte fermée. La Soeur visiteuse des pauvres ne se déconcerte pas pour cela; elle frappe, frappe encore et finit par forcer l'entrée de ce mystérieux asile. (La voilà donc s'avançant à travers les monticules de chaises branlantes, de meubles superposés, jusqu'à ce qu'elle arrive auprès du maître du logis.) Quel spectacle lamentable! Habitée à tout, elle a dû plus d'une fois imposer silence aux répugnances de la nature; jamais encore celle-ci n'a été soumise à pareille épreuve. Alors, élevant son coeur vers Dieu, ne voyant que l'âme vers laquelle elle est envoyée, la Soeur commence son oeuvre de miséricorde. Qui dira toutes les industries de la charité chrétienne, du zèle et de la piété auxquelles elle fait appel? Car il est loin, le souvenir du Dieu délaissé depuis la première Communion; elle semble à tout jamais éteinte dans cette âme la notion du surnaturel.

Cependant, un prêtre au coeur dévoué se fit l'auxiliaire de la religieuse, et après une quinzaine de jours d'efforts persévérants, le ministre du Seigneur put réconcilier avec son Dieu le pécheur repentant qui renaissait à la lumière au seuil même de l'éternité."

Ce n'est pas seulement aux brebis perdues de la maison d'Israël que les Soeurs de l'Espérance sont envoyées par le bon Pasteur. De sa houlette paternelle, il les conduit parfois vers des êtres innocents, vic-

times inconscientes d'une dureté qu'on ne peut qualifier quand elle s'exerce par une mère sur un enfant infirme ou disgracié de la nature.

'Au cours d'une de ses visites à une pauvre femme gravement malade, la Soeur n'est pas peu surprise d'entendre un bruit assez étrange qui lui semble venir du coin le plus obscur de la pièce. Instinctivement, elle s'approche, et qu'aperçoit-elle? . . . Sur un misérable grabat une forme à peine humaine laisse voir une tête d'homme émergeant d'un corps de petit enfant; les yeux étonnés regardent la visiteuse avec une indéfinissable expression de frayeur, tandis que des sons inarticulés s'échappent de sa bouche entr'ouverte. "Mais qu'est-ce donc?" demande la soeur, et la malade de répondre sur le ton de la plus complète indifférence: "Ce n'est rien que le petit de ma fille, un idiot; il a eu des convulsions à quatre ans et il est resté ainsi." Voilà tout ce qu'on disait depuis tant d'années de ce malheureux qui allait en avoir dix-sept. Pour ce pauvre corps infirme, on avait fait peu de chose; pour cette âme, moins encore; pour cette intelligence, rien du tout. La Soeur se trouve donc en face d'un vrai sauvage, mais son coeur s'est incliné vers lui. Tous les jours, elle revient, apportant des friandises, et, pour obtenir ces douceurs, le grand enfant fait peu à peu l'effort demandé; puis il commence à parler, péniblement d'abord, plus aisément ensuite, et, bientôt, il est capable d'apprendre le signe de la Croix, le **Pater**, l'**Ave Maria**. Le succès dépasse même toute espérance, car l'intelligence s'éveille en celui que l'on disait idiot, le coeur se révèle droit et reconnaissant. On essaie l'étude du catéchisme; alors l'âme de la religieuse tressaille: elle entrevoit pour son protégé la grâce inespérée de la première communion. En effet, quelque temps après, le Dieu des petits et des souffrants voulait bien se laisser porter dans l'humble mansarde et dédommager l'heureux Communiant d'une longue suite de misères sans nom.

Le surlendemain, le Pasteur du diocèse pénétrait dans le pauvre réduit; à son appel, le Saint-Esprit descendait sur l'infirmes transfiguré pour affermir en lui la foi et toutes les vertus chrétiennes.

La grâce avait donné au Ciel un rebut de la terre; la Soeur de l'Espérance venait d'attacher un diamant de plus à la couronne des humbles servantes des malheureux".

A l'Oeuvre des pauvres se rattachent naturellement les dispensaires pour les indigents, les four-

neaux pour la distribution des portions alimentaires aux ouvriers; enfin, dans quelques villes, les bureaux de bienfaisance.

Ces différents ministères permettent aux Soeurs de l'Espérance de se dévouer, chaque année, auprès de 19,000 malades environ.

Sur ce nombre, plus de la moitié sônt des miséreux.

LA SOEUR DE L'ESPÉRANCE EN GARDE

Se sanctifier et répandre autour d'elles la bonne odeur de Jésus-Christ n'est possible aux Soeurs de l'Espérance qu'à la condition d'observer fidèlement les prescriptions de leur Fondateur. On peut les résumer en deux principales: Piété et dévouement.

Piété.— Afin de conserver l'esprit religieux au milieu des dangers et des distractions que suscite le contact du monde, les Soeurs de l'Espérance retrempent chaque jour leur âme dans l'oraison mentale, l'assistance au Saint-Sacrifice de la messe, la sainte Communion, la visite au Très Saint Sacrement, les examens de conscience, la lecture spirituelle et la récitation du chapelet. Quand le soin de leurs malades ne leur permet pas de s'acquitter de ces exercices aux heures régulières, elles doivent y suppléer au premier moment libre. Si leur éloignement de la Communauté les oblige à assister à la sainte Messe dans une église de paroisse, elles choisissent, autant que possible, l'heure qui accommode le mieux leur malade et son entourage. Deux fois par semaine, les Soeurs employées dans la ville reviennent à la Communauté pour participer aux exercices religieux; les autres sont tenues d'y revenir tous les huit ou quinze jours. Leur séjour dans une même famille ne doit pas durer plus d'un mois, exceptionnellement deux.

Chaque mois, elles ont un jour de récollection spirituelle; tous les ans, une retraite de huit jours.

L'union des coeurs dans la prière est toujours une grande force; aussi, dans leurs fatigues, dans les sollicitudes que leur causent parfois les dispositions peu rassurantes de leurs malades, les Soeurs de l'Espérance peuvent-elles s'appuyer sur le recours de leurs Soeurs présentes à la Communauté.

Tous les soirs, en effet, celles-ci donnent ce souvenir à leurs Soeurs militantes:

"Divin Sauveur, qui avez promis de récompenser comme fait à vous-même tout le bien qu'il nous est donné de faire à ceux qui souffrent, daignez bénir et protéger celles de nos Soeurs qui vont passer la nuit auprès des malades, et qui sacrifient volontiers pour eux leur sommeil et le repos que nous allons prendre. Veillez sur elles, assistez-les, fortifiez-les, afin qu'en acquérant tous les jours de nouveaux mérites pour le Ciel, par leur zèle et par leur persévérance dans l'accomplissement de votre sainte volonté, elles jouissent du bonheur que l'on goûte à vous aimer et à vous servir dans vos membres souffrants. Ainsi soit-il."

Dans une autre oraison, elles offrent à Dieu tous leurs services jusqu'à la mort en ces termes touchants:

"Que j'ai de joie, ô Dieu de charité, d'ajouter à la qualité de votre épouse celle de servante des malades! que je suis heureuse de l'avoir embrassée par état! Je préfère cette glorieuse qualité à celle de souveraine de tout le monde. Si je ne l'avais pas encore embrassée, je le ferais avec toute l'ardeur et l'empressement dont je serais capable: je vais m'y employer avec un esprit et un coeur nouveaux. Je vous offre donc, ô mon Dieu, ô mon céleste Epoux, tous les services que je rendrai aux malades jusqu'à la mort. Unissez-les aux vôtres pour leur donner plus de valeur; recevez-les, agréez-les, purifiez-en tous les motifs; je vous les consacre. Séparez-en l'amour-propre, la prédilection, la vanité, le dégoût, la paresse et le refroidissement. C'est vous, mon Sauveur, que je veux servir dans la personne des malades. Je vais m'y consacrer de nou-



RÉVÉRENDE MÈRE MARTHE
*Fondatrice des Soeurs de
l'Espérance au Canada.*

veau; je les secourrai dorénavant avec la même foi, la même ardeur que si j'avais l'honneur de vous servir vous-même et que vous fussiez visible à mes yeux. Donnez-m'en la force et le courage, comme j'en ai le désir. Ainsi soit-il."

Une admirable formule, qu'on ne peut lire sans émotion, indique aux Soeurs de l'Espérance quels sentiments doivent animer leur dévouement pour le rendre agréable à Dieu et fécond pour le salut des âmes:

"Divin Sauveur, qui, durant votre séjour au milieu des hommes, n'avez jamais refusé de guérir les infirmités corporelles ou spirituelles de ceux qui recouraient à vous, faites éclater la même puissance et la même bonté en faveur des pauvres malades qui réclament mes soins; guérissez-les des maux qui affligent leurs corps et accordez à leurs âmes les lumières et les consolations dont elles ont besoin. Vous savez, Seigneur, tout ce que leurs souffrances m'inspirent de compassion et de dévouement . . . C'est pour eux que je me suis arrachée aux tendres embrassements de mon père, de ma mère, de mes frères et de mes soeurs, que j'ai quitté les lieux qui m'ont vue naître, et que j'ai dit un dernier adieu à toutes les compagnes de ma jeunesse; c'est pour eux que j'ai fait le sacrifice de ma liberté, des biens et des joies que m'offrait le monde; c'est pour eux que, renonçant aux paisibles loisirs de la famille, je veille nuit et jour au chevet de leurs lits en consacrant à leur service tout ce que j'ai de force, de santé et de vie. . . Ah! si quelqu'un d'entre eux devait succomber à son mal sans être disposé à paraître devant vous, de grâce, ô mon Dieu, laissez-lui le temps de se reconnaître, et ramenez-le vers vous qui êtes la véritable vie et la souveraine félicité! vous, Sauveur Jésus, qui vivez et réglez avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il".

Ces prières, composées par le vénéré Fondateur, sont l'écho fidèle de l'esprit dont il a imprégné les Règles de l'Espérance; elles montrent bien quel principe intérieur doit vivifier le ministère des Soeurs.

Pour conserver et accroître cet esprit surnaturel, celles-ci s'attachent à observer parfaitement la règle du silence, même chez leurs malades, ne parlant jamais sans nécessité aux différentes personnes de la

maison. La plus exacte discrétion leur est recommandée à l'égard des familles, et elles-mêmes observent la même réserve en tout ce qui concerne la Congrégation, ses membres ou leur propre personne. Dans leurs sorties obligées avec les convalescents, elles font abstraction de leurs goûts personnels; elles s'interdisent toute visite et toute partie de plaisir.

Elles prennent leurs repas toujours seules. Ce point de la Règle qui, au premier abord, peut paraître gênant, est généralement apprécié des familles. La présence d'une étrangère à la table familiale n'est pas sans offrir de réels inconvénients. Pour la garde-malade, l'isolement à l'heure des repas est un repos salubre qu'elle sait apprécier.

Maintes fois, ces Règles ont été louées par les Evêques qui ouvraient aux Soeurs de l'Espérance les portes de leur diocèse. En 1896, le vénéré Cardinal Goossens, Archevêque de Malines, ne put taire son admiration pour le Fondateur qui avait su donner à ses filles de telles sauvegardes. "Sans doute, dit-il, ces règlements ont été le fruit d'une longue expérience". Et, comme on lui répondit que leur rédaction avait précédé la création de l'Oeuvre des gardes-malades: "C'est merveilleux, s'exclama-t-il, merveilleux de prudence et de sagesse! Celui qui a prévu, avec les exigences d'une mission si délicate, les moyens d'en écarter tous les écueils, ne pouvait être qu'un homme inspiré de Dieu!"

C'est, en effet, après avoir promis de satisfaire à la demande de Mgr de Cheverus, que M. l'Abbé Noailles traça d'un trait les Règles à donner à ses nouvelles filles. Et, lorsque, quelques années plus tard, réunissant les premières Supérieures des Communautés de l'Espérance, il voulut savoir quelles modifications la mise en pratique de ces Règlements pourrait rendre nécessaires, aucune ne trouva la

moindre remarque à objecter au plan du Fondateur. Avec une exceptionnelle justesse de vue, son coup d'oeil avait tout embrassé!

Dévouement.— L'esprit de la Congrégation est un esprit de dévouement sans limites. Les Soeurs ne reculent jamais devant l'accomplissement d'un devoir de charité à l'égard des malades, quel que soit le sexe. La Supérieure, cependant, ne les envoie que dans des maisons présentant toute sécurité, et veille sur elles avec la sollicitude d'une mère sage et prévoyante. A leur tour, les Soeurs se confient en la protection de Notre-Seigneur dont elles sont les épouses et les coopératrices, et, fidèles à leur Règle, elles se sentent armées contre tous les dangers du monde.

Attirées tout à la fois par le désir de soulager l'humanité souffrante et par le zèle des âmes, combien de jeunes personnes ont accepté les immolations qui, seules, pouvaient leur mériter la grâce de ramener les âmes à Dieu!

Aussi, que de merveilles divines ont récompensé leur abnégation! Que de conversions éclatantes ont été le fruit de leur modeste apostolat! Les Annales de la Congrégation sont pleines de ces touchants récits.

Rien jusqu'à présent n'a arrêté la générosité des religieuses gardes-malades. Leur oubli complet d'elles-mêmes ne s'est-il pas montré à ces époques néfastes où le choléra et d'autres épidémies ont affligé nos contrées? Il a suffi que le fléau fût signalé pour que la Communauté entière s'offrit spontanément. Et quand, dans leurs rangs, des victimes eurent été frappées, d'autres volèrent pour les remplacer au poste d'honneur.

Mais ces héroïsmes ne sont pas de tous les jours. Il est, dans la vie d'une Soeur de l'Espérance, des sa-

crifices plus cachés et non moins méritoires aux yeux du divin Maître. Entre beaucoup d'autres, le trait suivant en est la preuve :

—Un malade est à l'extrémité; sa femme et sa fille l'ont quitté pour ne pas le voir mourir impénitent; elles n'ont plus d'espoir que dans l'intervention d'une Soeur de l'Espérance. Or, une seule est disponible, et celle-là après plusieurs semaines passées dans une garde éloignée, vient à peine de rentrer à la Communauté, tout heureuse de voir son retour coïncider avec la fête de l'Adoration perpétuelle. Cependant, c'est sans délai qu'il faut partir. "Allez, ma fille, lui dit sa Supérieure; le Coeur de Jésus bénira votre sacrifice, nous prierons pour le succès de votre mission".

La voiture emporte la Soeur M.; elle ne trouve plus que des domestiques au service du malade. Celui-ci reçoit froidement la Soeur ainsi que les soins qu'elle s'empresse de lui prodiguer. Ce premier devoir accompli: "Monsieur, ose-t-elle dire, combien ces dames, qui ont eu la douleur de se séparer de vous en cet instant suprême, reviendraient avec bonheur si vous consentiez à vous réconcilier avec le bon Dieu!"

—"Silence, sur ce point, ma Soeur, c'est à cette condition que je vous ai acceptée."

Bien triste, mais non découragée, la pauvre Soeur se place au chevet du lit et laisse son coeur s'exhaler en une prière fervente et confiante. Le mourant la suit des yeux; touché sans doute par la grâce, il se sent ému en voyant les larmes de la religieuse. Après un long moment: "Ma Soeur, vous pleurez"?

—Oui, Monsieur, je pleure parce que, pour venir vous soigner et vous aider à bien mourir, j'ai fait un grand sacrifice; or, ce sacrifice est inutile puisque vous allez paraître devant Dieu sans vouloir accepter le salut que je vous offre.

—Ma Soeur, reprend le moribond, croyez-vous qu'il soit encore temps de recourir à cette miséricorde que j'ai toujours méprisée?

—Oui, Monsieur, il en est toujours temps. Le Coeur de Dieu n'est jamais fermé au pécheur qui l'implore."

On devine la suite. . . . Lorsque le jour parut, le soleil de la grâce avait illuminé cette âme de pécheur pour la transformer en une âme de prédestiné. Quelques heures après, elle paraissait devant son juge, et peut-être bénissait-elle Dieu de lui avoir envoyé, dans la Soeur de l'Espérance, l'ange de la miséricorde".

Mais si apte que soit la religieuse à remplir ce pieux ministère, Dieu n'a pas besoin d'elle; Il le prouve parfois dans le choix des instruments dont Il se sert pour faire son oeuvre.

Ne le montrait-il pas quand, à T...., on faisait demander une Soeur de l'Espérance pour un vieux général, voltairien consommé, qui s'en allait vers son éternité? La Supérieure ne veut pas refuser; mais son embarras est extrême: il n'y a auprès d'elle qu'une jeune Soeur sans expérience, à laquelle elle n'ose confier une semblable mission. Elle l'envoie pourtant, en sollicitant l'aide de Dieu. Notre novice, pleine de confiance en Celui qui peut tout, aborde sans crainte le vieux militaire devant qui tout le monde tremble, et qui ne veut pas qu'on lui parle de se préparer à la mort; elle lui donne les soins prescrits par le médecin, et comme rien ne le soulage: "Général, lui dit-elle, si vous vous confessiez, je crois que cela vous ferait du bien." Etourdi par cette parole, le général regarde la garde-malade; elle est calme, souriante; elle répète son conseil avec tant de conviction que le soldat se sent ému: "Faites venir un prêtre, dit-il." Il se confesse, édifie ceux qui l'entourent, engage ses compagnons à suivre son exemple, et meurt plus glorieusement qu'au champ d'honneur. Dieu avait béni et récompensé sa fidèle servante en proportion de la confiance qu'elle avait mise en lui!

La vie mixte des Soeurs de l'Espérance n'est pas moins accessible à la perfection que celle des autres religieuses plus préservées au sein d'une Communauté. Comme les apôtres et les missionnaires, elles peuvent pratiquer la vertu la plus élevée au milieu du monde, s'y maintenir et s'y perfectionner en accomplissant leur Règle. Rien ne le montre mieux qu'une lettre de Mgr Boudinet, Evêque d'Amiens. Il écrivait à l'un des Curés de son diocèse au sujet de la mort d'une Soeur de l'Espérance qui lui avait donné des soins:

“Au moment où je recevais votre missive, je venais de raconter à une réunion de Dames charitables ce que j'avais si souvent admiré dans la Soeur Emilie, son inaltérable patience, son humilité profonde, sa douceur, sa charité et toutes les vertus qu'inspire la piété la plus vraie. Dans cette humble fille, dont la vie se passait toute au dehors, j'avais souvent remarqué un esprit intérieur, une union à Dieu qui m'eût édifié dans une Clarisse ou une Carmélite; je ne crois pas qu'elle perdit un instant la présence de Dieu. Que de fois, la nuit, j'ai dû la forcer à quitter son oraison! La piété était chez elle, comme chez tous les saints, pleine de paix et d'amitié. Elle était gaie comme il convient aux âmes qui vivent dans la paix et le contentement; et dans sa Communauté, la récréation où elle manquait, manquait aussi d'un agrément qu'on regrettait. C'était à qui l'aurait pour garde-malade, et partout où elle a passé, elle a mérité une véritable admiration. Elle parlait peu, mais on la voyait agir et prier, il n'en fallait pas plus pour faire réfléchir et rapprocher du bon Dieu. Il était difficile, en voyant ce front si serein, ce regard si doux et si pur, de se défendre d'un sentiment qui faisait vénérer la candeur et l'innocence de cette angélique Soeur. Puisse cette belle âme me continuer au Ciel le secours de ses prières et de son dévouement!”

Cette lettre, d'une autorité incontestée, résume le vrai caractère de la Soeur de l'Espérance. Combien ont mérité le témoignage rendu à Soeur Emilie!

OEUVRES COMPLÉMENTAIRES:

La mission des Soeurs de l'Espérance serait incomplète si, en dehors des malades soignés à domicile et des pauvres visités et assistés dans leurs maladies, elles ne pouvaient encore exercer leur apostolat auprès des nombreuses personnes avec lesquelles leur vocation les met en rapport à l'intérieur de la Communauté.

C'est d'abord dans les hôpitaux et les cliniques. Que d'âmes, venues seulement pour réclamer la santé du corps, y trouvent le bien plus appréciable d'une sincère conversion et d'une bonne mort!

Les Dames admises comme pensionnaires libres dans les maisons de l'Espérance y viennent ordinairement pour s'assurer dans leurs dernières années, avec les soins délicats des Religieuses, la facilité de mener une vie paisible et plus pieuse.

Les Congrégations, les Patronages, la Protection de la jeune fille, sont autant de moyens employés par les Soeurs pour préserver la jeunesse des pièges si nombreux semés sous ses pas. Les catéchismes contribuent puissamment à régénérer dans la foi le peuple, hélas! bien ignorant des vérités de la religion.

Dans leurs visites aux pauvres, les Soeurs de l'Espérance convoquent à leurs réunions les enfants et les jeunes filles qui n'ont pas fait leur première Communion. Après les y avoir préparés, elles les affermissent dans l'esprit chrétien par un catéchisme de persévérance.

Leurs Saintetés Léon XIII, Pie X, Lenoit XV et Pie XI ont plusieurs fois béni et encouragé cet apostolat, l'un des plus féconds dans les villes et les campagnes.

Les ouvriers pour les pauvres, et ceux de l'Oeuvre des Tabernacles ont aussi, dans quelques villes, leur centre d'action chez les Soeurs de l'Espérance. En un mot, il n'est pas d'oeuvres de zèle et de charité auxquelles ne se consacrent ces épouses de Jésus-Christ pour travailler sans relâche à l'extension de son règne à travers le monde.

*Gloire à Dieu Seul en Jésus-Christ,
Par Marie et par Saint Joseph.*

LES SOEURS DE L'ESPÉRANCE AU CANADA.

Appelées au Canada en 1901 par Mgr Bruchési, de douce et vénérée mémoire, les Soeurs de l'Espérance ont aujourd'hui:

à MONTREAL, une maison hospitalière et une Oeuvre pour les pauvres;

à QUEBEC et à SAINT-LAURENT, un Hôpital-Clinique et une Oeuvre pour les pauvres.

En 1936, une Maison de Noviciat a été construite aux portes de Québec, à SILLERY, dans un site dont les beautés naturelles ravissent les yeux et le cœur.

La salubre influence de ce centre de prières et de vertus rayonne alentour, grâce à la douce et compatissante charité des Soeurs qui visitent les malades pauvres.



MAISON DU NOVICIAT DE SILLERY
MAISON DE MONTRÉAL



LES DIVERSES BRANCHES de la CONGRÉGATION DE LA SAINTE-FAMILLE

Pour réaliser l'ensemble des Oeuvres dont elle s'occupe, la Sainte-Famille comprend diverses catégories ou branches.

1° LES SOEURS DE SAINT-JOSEPH qui, en France et en Espagne, donnent aux orphelines une solide éducation chrétienne et sont, pour ces enfants, des mères vigilantes et dévouées.

2° LES SOEURS DE L'IMMACULÉE CONCEPTION qui se donnent sans compter à l'enseignement de la jeunesse en France, en Espagne, en Belgique, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Italie.

3° LES SOEURS DE L'ESPÉRANCE.— (Les pages précédentes ont exposé leur charitable ministère auprès des malades).

4° LES SOEURS DES MISSIONS ÉTRANGÈRES dont les premières Maisons furent établies en 1862. Elles ont actuellement des Oeuvres nombreuses et prospères à Ceylan et au Sud-Afrique.

A ces Branches, s'adjoignent:

LES SOEURS SOLITAIRES.— La vie contemplative est réalisée par les religieuses dites *Soeurs Solitaires*, rattachées à l'Administration Générale. C'est une Communauté vouée à l'adoration perpétuelle: le jour, devant le Saint Sacrement exposé, la nuit, devant le tabernacle. C'est aussi l'action de grâces du miracle eucharistique et la prière sans fin pour les Soeurs disséminées sur tous les champs de bataille du bien et de l'apostolat.



MAISON DE QUÉBEC

MAISON DE SAINT-LAURENT



LES SOEURS DE SAINTE-MARTHE.— *Les Soeurs de Sainte-Marthe* ou *Soeurs Converses* n'appartiennent en propre à aucune branche. Réparties, selon les besoins, dans les divers établissements de l'Institut, elles ont le bonheur de rester dans les maisons pour les entretenir, et veiller au bien-être de leurs compagnes qui se dévouent aux oeuvres. Elles participent à la même vie de communauté, aux mêmes secours spirituels que leurs Soeurs.

Enfin, reliant entre elles les diverses Branches, LES FILLES DE DIEU SEUL.— Ce sont, dans toutes les branches de la Sainte-Famille, des Soeurs se tenant à l'entière disposition des Supérieures pour passer d'une Branche à l'autre, et s'y engageant par voeu. C'est comme un ciment de cohésion unissant, avec la première autorité de la Congrégation, les diverses parties de ce bel édifice.

La Sainte-Famille a plusieurs Maisons de Noviciat.

	Talence, près de Bordeaux, (France)
Quatre	Oharriz, Navarre, (Espagne)
en Europe.	Rock-Ferry, (Angleterre)
	Marino, (Italie)

une au Canada: Sillery, près de Québec.

Trois dans les
Missions Etran- [Wennappuwa et Ilavalai (Ceylan)
gères pour les
Soeurs natives de [Roma (Basutoland, S. Afrique)
ces contrées.

TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE L'ESPRIT DE LA SAINTE FAMILLE.

Honorer, en l'imitant le mieux possible, la Sainte Famille de Nazareth, par une vie intérieure profonde et la soif du salut des âmes.

Ne former qu'un cœur et qu'une âme dans un véritable esprit de famille, sous la sauvegarde d'une autorité maternelle, à qui l'on rend une obéissance filiale, mais exacte et sans réserve.

Avoir une piété simple et douce, mais solide, basée sur les principes les plus sûrs de la vie chrétienne et religieuse.

Renoncer complètement à soi-même et à toutes choses par amour pour Notre-Seigneur et pour l'unique gloire de Dieu.

Enfin, être fidèle à la Règle, aux traditions, aux pratiques de l'Institut.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Un lieu où souffle l'Esprit	7
Les origines d'une Société religieuse	9
A Bordeaux avant la Fondation	10
A Bordeaux, les commencements de la Congrégation.....	12
Fondation des Soeurs de l'Espérance.....	19
But de l'Oeuvre	20
La Soeur de l'Espérance en garde	23
Oeuvres complémentaires	31
Les Soeurs de l'Espérance au Canada	33
Les diverses Branches de la Congrégation de la Sainte-Famille	35
Esprit de la Sainte-Famille	38

BNQ



000 380 882